



HAL
open science

Constellations et intersections. Une approche de l'imbrication du genre et de l'antisémitisme à partir de la Théorie critique

Salima Naït Ahmed

► **To cite this version:**

Salima Naït Ahmed. Constellations et intersections. Une approche de l'imbrication du genre et de l'antisémitisme à partir de la Théorie critique. Prismes. Théorie critique, 2023, Vol. 5 (5), p. 241-289. 10.3917/prism.005.0241 . hal-04320804

HAL Id: hal-04320804

<https://hal.science/hal-04320804v1>

Submitted on 24 Nov 2024

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Constellations et intersections

Une approche de l'imbrication du genre et de l'antisémitisme à partir de la Théorie critique¹

Salima Naït Ahmed

Introduction

En France, les débats entourant le concept d'intersectionnalité sont marqués par une virulence extrême. Ils fournissent un bon exemple de ce que le théoricien américain Paul Gilroy a qualifié de *camp thinking*² : les rangs s'organisent en camps ennemis, celui des adversaires et celui des défenseurs de l'intersectionnalité. Mais l'opposition n'a rien de symétrique et les armes ne sont pas égales de part et d'autre. La caricature des approches intersectionnelles, attachées à l'étude de la co-construction des rapports de domination, a récemment été confortée par des discours politique et médiatique qui fustigent ces approches sans en saisir ni les enjeux ni la richesse, notamment en répandant le contresens initial selon lequel l'intersectionnalité postulerait des conceptions essentialistes des appartenances³. Cette rhétorique semble soutenue par une lame de fond réactionnaire jetant l'anathème sur toute forme de savoir déclarant sa vocation critique et émancipatrice. Face à une telle offensive, la réponse des chercheurs inspirés par l'intersectionnalité revêt la forme contrainte de la riposte et du plaidoyer⁴. Bien qu'inévitable dans un tel contexte, la polarisation polémique du *pro et contra* pourrait bien ralentir la formation d'un véritable espace de réception critique de l'intersectionnalité dans les sciences sociales hexagonales, un espace susceptible de reconnaître tout à la fois les apports et les limites inhérentes à tout concept sociologique.

Le contraste avec la réception allemande est saisissant. Non seulement la stigmatisation politique et médiatique d'un concept des sciences sociales n'y est pas de mise, mais le milieu académique semble porter la discussion sur son véritable plan : celui de l'ontologie sociale, loin du débat sur un prétendu « essentialisme » de l'intersectionnalité. La question posée par la grande diversité des approches intersectionnelles est reconnue comme étant celle des modes d'articulation des sphères sociales en termes de constitution mutuelle, de consubstantialité, ou encore d'autonomie relative et d'interactions réciproques⁵.

¹ Je remercie le comité de rédaction de la revue *Prismes* pour sa relecture de ce texte. Les réflexions présentées ici ont été soutenues par des discussions collectives et régulières consacrées à l'imbrication du genre et de l'antisémitisme, au sein d'un groupe de réflexion formé avec Memphis Krickeberg, Martine Leibovici et Miléna Younes-Linhart. Qu'ils soient ici remerciés pour les échanges intellectuels féconds dont j'ai bénéficié en leur compagnie. Je remercie également Emmanuel Levine pour avoir attiré mon attention sur l'ampleur de la critique de l'antisémitisme dans la littérature féministe américaine, ainsi que Bruno Quélenec pour sa relecture avisée et ses précieuses indications bibliographiques.

² Paul Gilroy, *Between Camps: Nations, Cultures and the Allure of Race*, London, Penguin, 2001.

³ Ce type d'attaque consiste à imputer à l'intersectionnalité l'identitarisme qu'elle dénonce en confondant les catégories sociales de la domination qui servent à l'analyse intersectionnelle avec des catégories substantielles. On trouve cette accusation chez un ancien ministre comme Jean-Michel Blanquer, dans un entretien donné au *Journal du dimanche* le 25 octobre 2020. Pour une revue et une analyse des discours polémiques (médiatiques, politiques et parfois aussi académiques) dans le contexte français, voir : Sarah Mazouz et Éléonore Lépinard, *Pour l'intersectionnalité*, Paris, Anamosa, 2021.

⁴ Sarah Mazouz et Éléonore Lépinard, *Pour l'intersectionnalité*, op. cit.

⁵ Marcel Stoetzler. « From interacting systems to a system of divisions: The concept of society and the “mutual constitution” of intersecting social divisions », *European Journal of Social Theory*, vol. 20, n° 4, 2017, p. 455-472 ; Gudrun-Axeli Knapp. « “Intersectional Invisibility”: Anknüpfungen und Rückfragen an ein Konzept der Intersektionalitätsforschung », in Helma Lutz, María Teresa Herrera Vivar et Linda Supik (dir.) *Fokus Intersektionalität: Bewegungen und Verortungen eines vielschichtigen Konzeptes*, Wiesbaden, Springer Fachmedien, 2013, p. 243-264.

À l'intérieur de la réception germanophone, l'intersectionnalité connaît également une relecture dynamique par la sociologie héritière de la première Théorie critique de l'École de Francfort. Outre qu'elle souligne le défaut de conceptualisation de la totalité sociale dans de nombreuses approches intersectionnelles – défaut induit, à tout le moins favorisé, par l'approche *bottom up* à partir du vécu des dominations –, cette relecture se caractérise par son importante critique du refoulement paradoxal de l'antisémitisme dans la plupart des approches intersectionnelles⁶. Alors que l'intersectionnalité entendait refuser l'invisibilisation des formes minorisées de domination, elle reproduirait cette invisibilisation pour le cas de l'antisémitisme. Héritière des premiers travaux empiriques et théorisations que l'Institut de recherche sociale consacre à l'antisémitisme dans les années 1940, la théorie sociale contemporaine ne pouvait qu'être sensible à cet angle mort de l'intersectionnalité, qui plus est dans le contexte d'augmentation des actes antisémites depuis le tournant des années 2000, et de leur récente hausse record à l'échelle mondiale durant la pandémie de covid⁷.

Pour autant, il n'est nullement question pour les récentes contributions de la sociologie d'inspiration francfortoise de répudier *a priori* les approches intersectionnelles. Il s'agit plutôt de les compléter ou de les amender en les mettant face à certains de leurs impensés. L'actualisation de l'approche francfortoise de l'antisémitisme selon un prisme intersectionnel, ici entendu comme attachement à l'élucidation des formes imbriquées de domination, pouvait d'ailleurs apparaître comme un prolongement naturel de la perspective adoptée par Adorno et Horkheimer dans les « Éléments de l'antisémitisme »⁸. Loin d'ignorer les mécanismes imbriquant le genre à la racialisation antisémite, ces auteurs ont notamment cherché à élucider les ressorts psychanalytiques de la dévirilisation des hommes juifs⁹, attestée dans les manifestations concrètes d'antisémitisme révélées par les études empiriques de l'Institut de recherche sociale¹⁰. L'analyse multifactorielle de l'antisémitisme, ainsi que sa réinscription dans une totalité sociale déterminée par la domination abstraite à la fois capitaliste et patriarcale,

⁶ Karin Stögner, *Antisemitismus und Sexismus: Historisch-gesellschaftliche Konstellationen*, Baden-Baden, Nomos, 2014 ; Karin Stögner. « Intersectionality and Antisemitism – A New Approach », *Fathom*, mai 2020. <https://fathomjournal.org/intersectionality-and-antisemitism-a-new-approach/> ; Christine Achinger, « Bilder von Geschlecht, Judentum und Nation als Konstellation. Intersektionalität und Kritische Theorie », in Karin Stögner et Alexandra Colligs, *Kritische Theorie und Feminismus*, Originalausgabe Edition, Berlin, Suhrkamp, 2022, p. 75-118.

⁷ La hausse record en 2021 des actes antisémites à l'échelle mondiale est documentée par le rapport « The State of Antisemitism in 2021 » publié par l'Agence juive et l'Organisation sioniste mondiale : <https://www.wzo.org.il/Upload/media/Files/antisemitism-%20ENG.pdf> (consulté le 06/11/2022). Pour la France, le dernier rapport publié par le ministère de l'Intérieur et le Service de protection de la communauté juive, indique que « depuis l'an 2000, on recense en France en moyenne près de 600 actes antisémites par an, soit sept à huit fois la moyenne annuelle observée les années antérieures » : <https://www.antisemitisme.fr/dl/2021-FR> (p. 22, consulté le 06/11/2022).

⁸ Theodor W. Adorno et Max Horkheimer, *Dialectique de la raison*, trad. Éliane Kaufholz, Paris, Gallimard, 1983, p. 249-305. Dorénavant « DR ».

⁹ Freud inaugure une tradition d'analyse psychanalytique de l'antisémitisme comme manifestation du complexe de castration. Cette tradition sera ensuite prolongée par Rudolph Löwenstein (1941) et Otto Fenichel (1946). Dans son analyse du petit Hans (1909), Freud affirmait du complexe de castration qu'il est « la plus profonde racine inconsciente de l'antisémitisme, car dès son plus jeune âge le petit garçon entend dire que l'on coupe au Juif quelque chose au pénis – il pense, un morceau du pénis – et cela lui donne le droit de mépriser le juif. De la même manière, le sentiment de supériorité sur la femme n'a pas de racine plus profonde » (*Gesammelte Werke*, VII, p. 271). Bien que le motif de la circoncision soit discret dans les « Éléments de l'antisémitisme » (DR, p. 251), la position freudienne est incontournable pour comprendre le motif adornien de la blessure, associée à certains endroits de l'œuvre d'Adorno à l'écoulement menstruel féminin comme à la circoncision juive. Celles et ceux qui sont marqués par le stigmate d'une telle « blessure » se voient associés à la nature et la féminité.

¹⁰ Le rapport entre antisémitisme, dévirilisation des Juifs et complexe de castration est beaucoup plus explicite dans la contribution de Nathan W. Ackerman et Marie Jahoda, *Studies in Prejudice: Anti-Semitism and Emotional Disorder*, New York, Harper and Brothers, American Jewish Committee, vol. 3, 1950, p. 47 sq.

apparentent également la critique francfortoise à une critique « intersectionnelle », au sens général d'une critique qui interroge la cogénération des formes de domination.

Dans cet esprit, un dernier trait distinctif de la réception sociologique francfortoise retient l'attention : afin d'enrichir l'approche intersectionnelle et de corriger sa marginalisation de l'antisémitisme, elle engage régulièrement dans l'analyse le concept de constellation. Si la résonance philosophique de la notion, théorisée par Walter Benjamin et Theodor W. Adorno, est patente dans le contexte de référence à la première Théorie critique, son intérêt épistémique pour l'analyse sociale demeure souvent tacite. Chez Benjamin et Adorno, la constellation désigne un ensemble de concepts et leur mise en relation, plus à même d'approcher la singularité des œuvres et des phénomènes sociaux qu'un concept unique ou un genre classificatoire. Selon Adorno, la constellation permet un rassemblement des concepts « autour du concret »¹¹, de façon à respecter le primat de l'objet et éviter la distorsion du matériau par la subsomption conceptuelle.

Cette notion de constellation semble, de prime abord, relativement éloignée de ce que suggère l'idée d'intersectionnalité, à savoir l'entrecroisement spécifique de différentes formes de domination. Dans ces conditions, la notion de constellation peut-elle réellement être intégrée à une approche intersectionnelle ? Implique-t-elle, au contraire, une subversion radicale de cette approche, qui la mettrait en mesure de fournir un modèle critique plus adéquat à l'analyse des formes imbriquées de domination ? En proposant de répondre à ces questions à partir du cas de l'antisémitisme, la présente contribution entend éclairer l'apport singulier de la notion de constellation par rapport à celle d'intersection, pour l'analyse critique des rapports de domination imbriqués.

Pour ce faire on rappellera tout d'abord les déterminants essentiels de l'approche intersectionnelle (I), de façon à identifier ses limites pour la critique de l'antisémitisme, reconfiguré depuis la période d'après-guerre (II). On reviendra alors à la qualification d'approche *selon la constellation*, en montrant, d'une part, la façon dont elle est à l'œuvre dans les « Éléments de l'antisémitisme » (III), et d'autre part, ce que peut offrir son rapport à la critique de la totalité sociale, qu'il s'agisse de compléter ou de subvertir radicalement l'approche intersectionnelle (IV).

I. Intersections

Si l'hypothèse selon laquelle l'analyse de l'antisémitisme proposée par Adorno et Horkheimer dans les « Éléments » relève d'une approche intersectionnelle fait sens, ce n'est que selon la compréhension extensive de l'intersectionnalité, en tant qu'elle désigne l'étude générale de la co-construction des rapports de domination. L'usage désormais courant du terme « intersectionnalité » selon ce sens très général déborde la compréhension du terme initialement conceptualisé par Kimberlé Crenshaw en 1989, dans le cadre de sa critique du droit antidiscriminatoire étasunien. Compte tenu des simplifications à l'œuvre dans le contexte français, entretenues par de nombreux contresens sur la finalité des approches intersectionnelles, et par la confusion permanente entre ces approches et certaines de leurs traductions militantes, il est nécessaire de commencer par rappeler ce sens initial restreint. Si, comme l'écrit Adorno, « il est impossible de donner une définition nominale des concepts qui récapitulent un processus dans son ensemble »¹², le rappel généalogique du processus de production de l'intersectionnalité ne sera pas inutile pour éviter les raccourcis sur la notion, et mieux évaluer la différence mais aussi les possibilités de rapprochement entre une approche intersectionnelle de l'antisémitisme et une approche selon la constellation.

¹¹ Adorno utilise cette expression dans sa lettre à Marcuse du 26 juin 1948. Voir Theodor W. Adorno et Max Horkheimer, *Correspondance 1945-1949*, trad. Didier Renault, Paris, Klincksieck, 2016, vol. 3, p. 343.

¹² T. W. Adorno « Société I », *Société : intégration, désintégration*, trad. P. Arnoux, J. Christ, G. Felten, F. Nicodème, Paris, Payot, 2011, p. 23 (trad. mod.).

Le sens initial de l'intersectionnalité est formulé par K. Crenshaw dans un article de 1989 intitulé « Démarginaliser l'intersection de la race et du sexe¹³ ». La position de l'auteurice consiste à dénoncer les limitations inhérentes aux catégories abstraites du droit antidiscriminatoire étasunien, inopérantes pour la prise en compte des expériences et des plaintes des personnes subissant des discriminations aux carrefours de celles reconnues par le droit, par exemple, des discriminations d'ordre économique, sexiste ou raciste. K. Crenshaw analyse plusieurs affaires de discriminations imbriquées portées devant les tribunaux américains et pourtant non reconnues parce qu'illisibles au prisme des catégories « unidimensionnelles » du droit. L'un des cas analysés par K. Crenshaw illustre ce fait et permet de le faire comprendre : des femmes noires ouvrières chez General Motors sont licenciées en priorité dans le cadre d'un « plan social », et ce, officiellement pour défaut d'ancienneté. Ces femmes avaient été embauchées plus tardivement que d'autres employés (des personnes blanches des deux sexes et des hommes noirs) pour la simple raison que l'entreprise a levé plus tardivement les restrictions à la fois sexistes et racistes pesant sur l'embauche des femmes noires. Ne pouvant prouver qu'elles avaient subi des discriminations « strictement » sexistes, puisque General Motors employait avant elles des femmes blanches, ou « strictement » racistes, puisque General Motors employait avant elles des hommes noirs, le groupe de femmes noires licencié n'a pas été reconnu comme victime de discrimination. Ces femmes n'étaient pas en mesure de prouver que l'employeur les avait discriminées soit parce que femmes (puisque l'employeur n'avait pas discriminé les femmes blanches) soit parce que noires (puisque l'employeur n'avait pas discriminé les hommes noirs). Comme dans d'autres affaires du même type, les juges ont opposé aux plaignantes l'unilatéralité des catégories du droit antidiscriminatoire, et l'impossibilité de faire valoir leur requête en l'absence d'une potentialité sanctionnée par le droit d'additionner ces catégories, ou encore en l'absence de disponibilité d'une catégorie abstraite spécifique pour faire reconnaître leur situation, en l'occurrence une catégorie permettant d'identifier l'imbrication des discriminations sexiste et raciste.

Dans le vocabulaire de K. Crenshaw, l'intersectionnalité désigne en premier lieu ce phénomène d'entrecroisement des discriminations, phénomène qui, d'après la penseuse, est demeuré dans l'ombre non seulement du droit antidiscriminatoire mais aussi des mouvements d'émancipation majoritaires, par exemple les mouvements féministes formulant leurs revendications au prisme de la situation des femmes blanches des classes moyennes et supérieures, ou encore dans le mouvement de libération noire, formulant ses revendications au prisme de la situation des hommes noirs issus des mêmes strates favorisées. Dans les deux cas, un sujet de référence implicite des luttes (les femmes blanches ou les hommes noirs économiquement privilégiés) s'affirme en invisibilisant les sujets subalternes.

De ces constats, K. Crenshaw tire des conclusions qui ouvrent l'intersectionnalité à la signification extensive qu'elle revêt désormais. Ces conclusions sont fort éloignées du reproche d'« identitarisme » régulièrement adressé à l'intersectionnalité. En effet, K. Crenshaw incrimine précisément les catégories réifiées du droit antidiscriminatoire qu'elle qualifie d'« identitaires » et « unilatérales ». Leur sujet de référence implicite en fait de véritables catégories exclusives et excluantes. La penseuse souligne également l'impossibilité d'additionner les discriminations « entrecroisées » pour en comprendre la teneur. Celles-ci constituent des phénomènes singuliers. Par exemple, le sexisme subi par les femmes noires n'est pas identique à celui subi par les femmes blanches. Teinté par la racialisation négrophobe du genre, le sexisme visant les femmes noires recouvre des préjugés spécifiques. L'histoire du sexisme ne suffit pas à les appréhender si elle n'inclut pas l'analyse critique du contexte d'exploitation esclavagiste informant la racialisation. L'ouverture de l'intersectionnalité à son

¹³ Kimberlé W. Crenshaw. « Démarginaliser l'intersection de la race et du sexe : une critique féministe noire du droit antidiscriminatoire, de la théorie féministe et des politiques de l'antiracisme », trad. Sophie Beaulieu, *Droit et Société*, n° 2, 2021, p. 465-487.

sens extensif est ainsi suggérée par la nécessité d'une compréhension généalogique de la nature des discriminations, et donc du dialogue entre l'analyse critique de l'exploitation, et celles des racismes et des sexismes.

Plus qu'un concept juridique essentiellement descriptif, visant à faire reconnaître un impensé du droit, l'intersectionnalité devient alors un outil propre à la théorisation sociale. En ce dernier sens, l'approche intersectionnelle préexiste à sa dénomination. Elle désigne par exemple la perspective adoptée par les travaux d'Angela Davis¹⁴, représentante contemporaine de la Théorie critique et ancienne disciple d'Adorno et de Herbert Marcuse. En outre, la prise en compte des expériences marginalisées préconisée par K. Crenshaw avait déjà été revendiquée par la réflexion dans le champ militant dès les années 1970. K. Crenshaw ne fait qu'en fournir une déclinaison théorique dans le domaine du droit. Avant elle, en avril 1977 le Combahee River Collective avait publié un des manifestes les plus marquant de la réflexion militante intersectionnelle¹⁵. Ce collectif de féministes lesbiennes noires, formé au début des années 1970, préconisait le développement « d'une analyse et d'une pratique intégrées, fondées sur le fait que les principaux systèmes d'oppression sont imbriqués » [*interlocking*]¹⁶. Le manifeste se réclame lui-même de théoriciennes et militantes dont la réflexion, qui remonte parfois au XIX^e siècle, avait déjà pour objet cette interdépendance des oppressions, de la pensée de Sojourner Truth à celle d'Angela Davis.

Un autre élément notable du sens large de l'intersectionnalité permet d'identifier les conditions d'un possible dialogue avec la Théorie critique. Cet aspect concerne l'articulation entre une posture négative anti-identitariste et un mode positif de résolution de l'invisibilisation des discriminations. En effet, dans un second article de 1991¹⁷, K. Crenshaw ne s'en tient plus à une critique négative des catégories abstraites, mais propose une méthode de reconnaissance des discriminations. Il s'agit de théoriser les discriminations à partir des expériences concrètes des plus fragiles, à l'intersection de nombreuses formes de domination. Cette approche *bottom up*, avec le prisme juridique initial, fait la spécificité de l'optique de K. Crenshaw. La prise en compte des discriminations concrètes et singulières des plus vulnérables se manifeste par la pratique de l'enquête empirique et du partage collectif du récit des expériences. Cette perspective rejoint plusieurs aspects centraux pour la Théorie critique, en particulier dans la réflexion d'Adorno : le souci de l'interdisciplinarité, de l'exploration micrologique de la domination, de la reconnaissance de la souffrance qui, parce qu'elle ne dispose pas d'un concept adéquat à sa formulation, se trouve refoulée du côté de la non-identité, de ce qui constitue le rebut des catégories sociales. Associés à la critique de l'identitarisme latent des politiques de la différence, ces aspects autorisent un rapprochement entre la posture de K. Crenshaw et une conscience adornienne de la non-identité. Pour ce qui concerne le versant positif de l'approche de K. Crenshaw, à savoir la résolution du problème de l'invisibilité et de l'inaudibilité sociales, elle est une préoccupation également partagée avec la théorie de la reconnaissance d'Axel Honneth¹⁸. Tout en maintenant une posture négativiste associée à la critique des catégories abstraites, K. Crenshaw fournit ainsi un apport positif qui la rapproche davantage des intérêts de la dernière génération de l'École de Francfort.

¹⁴ Angela Y. Davis, *Women, Race, & Class*, New York, Vintage, 1983.

¹⁵ Combahee River Collective. « Déclaration du Combahee River Collective », trad. Jules Falquet, *Les Cahiers du CEDREF*, n° 14, 2006, p. 53-67.

¹⁶ *Ibid.*, p. 53.

¹⁷ K. W. Crenshaw, « Cartographies des marges : intersectionnalité, politique de l'identité et violences contre les femmes de couleur », trad. Oristelle Bonis, *Cahiers du genre*, n° 2, 2005, p. 51-82.

¹⁸ Un récent colloque consacré au problème de l'invisibilité sociale en philosophie signalait que la reconnaissance et l'intersectionnalité offrent aujourd'hui les deux grands modèles qui servent d'arrière-plan « aux discours scientifiques et militants sur l'invisibilité sociale ». « L'invisibilité sociale en question », colloque organisé à l'université de Nanterre par Camille Ferey, Emmanuel Levine et Zacharias Zoubir les 13 et 14 janvier 2022.

L'articulation entre ces deux versants de la critique n'est pourtant pas l'objet d'un approfondissement par l'épistémologie intersectionnelle. Plus encore, le rapport exact à la critique de l'identitarisme n'est ni réellement clarifié ni même partagé par l'ensemble des perspectives intersectionnelles. Dans le manifeste du Combahee River Collective, c'est au contraire la politique de l'identité (*identity politics*) qui est revendiquée comme point de départ de la critique de la domination. Cette revendication revêt toutefois un caractère volontairement provocateur : contre sa dénégarion, il s'agit de partir de l'identité des femmes noires comme forme privilégiée d'accès à leur expérience de la domination. L'identité, comprise comme identité sociale et collective, n'est pas donnée *a priori* mais se rapporte à l'expérience partagée par le groupe opprimé. Cette idée d'affirmation à travers l'identité est pour le moins éloignée de l'approche de la Théorie critique : elle demeure prisonnière des catégories qu'elle cherche à contester, précisément celles qui provoquent la domination. L'idée que le vécu minoritaire, mais non pas « l'identité », contribue à l'intelligence sociale peut toutefois rejoindre l'intérêt politique accordé à la minorité dans certains écrits de la première Théorie critique. Il a été formulé par Horkheimer dans son texte séminal de 1937 :

Il se peut que la vérité doive être recherchée auprès des groupes numériquement faibles. L'histoire enseigne que de tels groupes, à peine reconnus même par l'ordre social, mis au ban de la société mais imperturbables dans leur persévérance, peuvent en raison de leur intelligence politique plus profonde, devenir au moment décisif le fer de lance de l'action.¹⁹

L'intelligence politique des groupes minoritaires repose sur leur position sociale spécifique : « mis au ban de la société » et « à peine reconnus par l'ordre social », ils se trouvent dans une position d'*outsiders* qui leur permet de percevoir des dysfonctionnements sociaux qui les affectent et auxquels les *insiders* peuvent demeurer insensibles. L'idée intersectionnelle d'une nécessaire visibilité des formes de domination restées dans l'ombre rejoint ici une thématique plus large de la sociologie, celle de l'intelligence des *outsiders*, exprimée notamment dans le couple *outsiders/insiders* développé par Robert Merton²⁰.

Si certains aspects de l'approche intersectionnelle « croisent » donc des caractéristiques majeures de la Théorie critique, cette approche se heurte toutefois à une objection majeure. Les expériences individuelles de la domination, même partagées collectivement, sont impuissantes à élucider les mécanismes sociaux complexes et historiquement ancrés qui les informent, jusqu'à parfois déterminer le langage de leur dénonciation, comme le montre la reconduction explicite d'une logique de l'identité (et non pas d'une conception essentialiste de l'identité) par certaines approches. Le récit partagé du vécu de la domination au présent ne pourrait être le dernier mot de la connaissance sociale.

Si, encore une fois, l'approche intersectionnelle, en tant qu'elle désigne désormais le champ très vaste de l'étude de la co-construction des rapports de domination, ne saurait se réduire à cet aspect du vécu, il reste que cette perspective risque de favoriser dans les pratiques militantes concrètes la réduction présentiste de la critique, supposée surgir à même le partage du vécu. Et il faut se demander si de telles simplifications ne seraient pas immanentes au langage de l'intersectionnalité. Bien que le terme désigne dans le champ théorique plus que ce qu'il suggère spontanément à travers l'idée d'intersection, le retour au plan de la langue commune et au sens commun révèle les faiblesses du concept. Le lexique de l'intersectionnalité incline vers des métaphores géométriques. Lorsqu'il s'agit pour les chercheurs de « cartographier » les plans d'intersection des formes de domination, sont utilisés la plupart du temps des diagrammes d'Euler : des cercles figurant des catégories de domination qui s'entrecroisent, les zones d'entrecroisement désignant les dominations invisibilisées. La

¹⁹ Max Horkheimer, *Théorie traditionnelle et Théorie critique*, trad. Claude Maillard et Sibylle Muller, Paris, Gallimard, 1996, p. 79-80.

²⁰ Robert K. Merton. « Insiders and Outsiders: A Chapter in the Sociology of Knowledge », *American Journal of Sociology*, n° 1, 1972, p. 9-47.

cartographie des dominations est rendue possible par une « mise à plat » littérale dans un espace à deux dimensions. Les cercles de domination figurent et reprennent les catégories abstraites et réifiantes incriminées : le genre, la race, la classe, le validisme, parfois l'ethnicité, la religion, etc. Leur entrecroisement figure concrètement la *limitation* de catégories abstraites et critiquables mais bel et bien opérantes dans le champ social. Pourtant la reprise de ces catégories maintient l'analyse dans la dépendance du langage qu'elle entend subvertir. La figuration des intersections schématise, certes de façon consciente, un ensemble social réifié et réifiant, mais elle reconduit également par cette méthode une certaine forme de réification : elle dresse la liste d'un nombre nécessairement limité et idéal-typique de variables de la domination, qui entrave la prise en compte dynamique de leurs ressorts généalogiques, ce qui risque de rejeter une nouvelle fois dans l'ombre une part de non-identité.

C'est vraisemblablement ce dont témoigne le défaut de prise en compte de l'antisémitisme dans la plupart des grands travaux intersectionnels.

II. Paradoxes de l'intersectionnalité : l'invisibilisation de l'antisémitisme

En France, la critique du rapport problématique de l'intersectionnalité à l'antisémitisme est apparue de fraîche date dans un essai d'Illana Weizman, *Des Blancs comme les autres ? Les Juifs, angle mort de l'antiracisme* (2022)²¹. L'autrice note qu'en dépit de l'émergence, ces dernières années, de groupes juifs intersectionnels en France²², « la notion d'intersectionnalité ne s'applique pas vraiment aux Juifs dans le champ antiraciste »²³. I. Weizman recommande en conséquence « un véritable travail de déconstruction des poncifs antisémites [...] pour laisser entrer la minorité juive sur le terrain des luttes intersectionnelles »²⁴. Il est particulièrement significatif que l'autrice se recommande des travaux de Karin Stögner, représentante de la sociologie allemande d'inspiration adornienne, pour comprendre les raisons de l'invisibilisation de l'antisémitisme dans les luttes intersectionnelles²⁵.

Le reproche d'invisibilisation de l'antisémitisme dans le champ intersectionnel est en réalité bien plus ancien que sa formulation dans la sociologie allemande de la dernière décennie. Ce reproche a été énoncé dès le début des années 1980 par de nombreuses féministes étasuniennes. Le constat amer d'une reproduction de l'antisémitisme au sein de mouvements féministes, y compris dans des groupes intersectionnels, a été formulé dans les publications pionnières d'Evelyn Torton Beck, d'Irene Klepfisz, de Selma Miriam, de Letty Cottin Pogrebin²⁶, et dans plusieurs articles de la revue féministe juive *Lilith* fondée en 1976²⁷.

Dans « The Politics of Jewish Invisibility » (1988), Evelyn Torton Beck remarquait plus encore que les travaux, alors en plein essor, sur l'histoire des minorités de genre juives demeuraient sans effets sur la discussion publique et théorique féministe. Les rares mentions faites aux femmes juives, dans les anthologies féministes généralistes, les représentent comme

²¹ Illana Weizman, *Des Blancs comme les autres ? Les Juifs, angle mort de l'antiracisme*, Paris, Stock, 2022, p. 169-171.

²² I. Weizman mentionne les groupes suivants : « Juifs et juives révolutionnaires », « Juifves VNR », « Collages judéités queer », « Collages féministes juif-ves Marseille », ainsi que l'activisme numérique « faisant de la pédagogie sur les questions d'intersectionnalités juives ». *Ibid.*, p. 170.

²³ *Ibid.*

²⁴ *Ibid.*, p. 171.

²⁵ I. Weizman se réfère à l'unique article de Karin Stögner publié en français à ce jour : « Intersectionnalité et antisémitisme, une nouvelle approche », dans la revue en ligne *Golema* : <http://golema.net/analyses/intersectionnalite-et-antisemitisme-une-nouvelle-approchezz/> (article publié le 28 janvier 2021).

²⁶ Evelyn Torton Beck. « The Politics of Jewish Invisibility », *NWSA Journal*, n° 1, 1988, p. 93-102 ; Evelyn Torton Beck (dir.), *Nice Jewish Girls: a Lesbian Anthology*, Boston, Beacon Press, 1989 ; Selma Miriam. « Anti-Semitism in the Lesbian Community », *Sinister Wisdom*, n° 19, 1982, p. 50-60 ; Letty Cottin Pogrebin. « Anti-Semitism in the Women's Movement », *Ms. magazine*, juin 1982.

²⁷ <https://lilith.org/>

les victimes abstraites d'une religion patriarcale et non comme des militantes et actrices de leur propre histoire²⁸. La plupart de ces critiques de l'antisémitisme et de l'invisibilisation des femmes juives n'est pas extérieure aux groupes féministes intersectionnels. Les doléances sont énoncées, à partir de l'expérience dans ces groupes, par certaines de leurs membres qui voient leur parole déniée. En conséquence, plutôt que d'attaquer l'intersectionnalité *per se*, il s'est agi pour ces autrices pionnières de la mettre face à ses contradictions : alors qu'elle se réclame de la visibilisation des dominations minorisées, qu'elle critique l'injonction au silence comme exercice de la domination, elle reproduit dans certaines de ses pratiques les travers qu'elle dénonce. Bien que ces critiques ne visent pas tant l'intersectionnalité que celles et ceux qui défendent une position restrictive, elles pointent une insuffisance des catégories d'analyse habituelles en usage pour penser les dominations. Cette limitation présage en réalité l'insuffisance de toute forme de catégorisation rigide. Les catégories en vogue dans le débat public étasunien et dans les théorisations intersectionnelles, celles de race, de classe et de genre, forment un triptyque largement répandu et pourtant inadéquat pour appréhender les spécificités de l'antisémitisme, mais également de bien d'autres formes d'altérisation. L'antisémitisme représente un cas d'école de ce phénomène de débordement du triptyque classique. L'importance de la littérature américaine consacrée à l'analyse fine de cette difficulté est telle que nous n'avons pas l'ambition d'en affronter tous les aspects dans le cadre restreint de la présente contribution. Nous en proposons simplement un aperçu à partir du bilan qu'en dresse la féministe américaine Jessica Greenebaum dans un article de 1999 : « Placing Jewish Women into the Intersectionality of Race, Class and Gender »²⁹. L'entreprise de Jessica Greenebaum vise à enrichir la perspective intersectionnelle grâce à la critique interne de ses catégories d'analyse dominantes, et plus précisément des catégories de race et de classe. Nous retiendrons pour notre analyse les limitations inhérentes aux notions de « race » et de « blanchité », tout en soulignant l'importance d'une analyse genrée de l'antisémitisme dans le contexte d'après-guerre.

Pourquoi l'antisémitisme en général et son expérience par les femmes juives en particulier ne pourraient-ils être compris au seul prisme de la catégorie de race ?

Tout d'abord parce que l'antisémitisme, comme d'autres phénomènes d'altérisation culturelle, ne renvoie pas uniquement à un processus de racialisation. Si l'altérisation biologique raciste a été le motif central de l'antisémitisme contemporain, de la fin du XVIII^e siècle à la Shoah, ce phénomène fut précédé par des préjugés antijuifs et un antijudaïsme virulent qui ne sauraient être appréhendés au seul prisme de la racialisation. L'antisémitisme post-Shoah tend, quant à lui, à contourner le tabou pesant nouvellement sur le racisme biologique et à s'exprimer selon des modalités complotistes engageant préférablement « le socialisme des imbéciles », ou des formes de conspirationnisme géopolitique³⁰.

Concernant le contexte post-Shoah spécifiquement américain, J. Greenebaum souligne également la limitation du concept de race pour comprendre l'antisémitisme vécu par les femmes. Seul, ce concept ne permet pas d'appréhender le réinvestissement sexiste de l'antisémitisme qui, bien qu'il représente une des formes majeures du contournement de l'antisémitisme racial, serait largement ignoré par les études généralistes consacrées à

²⁸ E. Torton Beck, « The Politics of Jewish Invisibility », art. cit., p. 94.

²⁹ Jessica Greenebaum, « Placing Jewish Women into the Intersectionality of Race, Class and Gender », *Race, Gender & Class*, n° 4, 1999, p. 41-60. Il y a presque quelque chose d'humoristique à ce qu'un article qui montre l'impossibilité de penser l'antisémitisme dans les cadres de l'analyse genre/race/classe soit précisément publié dans une revue baptisée *Race, Gender & Class*. Ce fait témoigne d'un impensé de l'analyse intersectionnelle : elle affiche le fameux triptyque comme slogan identificateur, tout en tolérant sa remise en question au nom même de sa finalité anti-identitaire.

³⁰ Pour une explication détaillée de ces aspects, voir la contribution de Bruno Quélenec, « Penser l'antisémitisme post-Auschwitz avec la 'première' Théorie critique. Réceptions, apports, limites », dans le présent numéro. <https://hal.science/hal-04156499/document>

l'antisémitisme. J. Greenebaum explique que la réorientation de l'antisémitisme se caractérise après-guerre par la coloration sexiste qu'il revêt dans ses formes banalisées. Elles se manifestent à travers la naturalisation du genre des femmes juives qui permet d'esquiver la racialisation désormais « tabouisée ». Il s'agit d'une forme d'antisémitisme qui se manifeste à travers le sexisme tout en se dissimulant derrière lui. La caricature des femmes étant socialement mieux tolérée que la caricature raciste, la rhétorique antisémite viserait davantage les femmes juives, en prenant le prétexte de l'humour et de la culture populaire américaine. C'est ce qu'illustre l'image ambiguë de la *Jewish American Princess* (JAP), figure de la femme juive américaine représentée comme superficielle, soucieuse de son apparence, capricieuse et vénale³¹. Ici le préjugé antisémite portant sur le rapport à l'argent trouve à s'exprimer plus aisément à travers le préjugé sexiste : « Toutes les femmes sont naturellement vénales », « les femmes juives n'échappent pas à l'adage », et pourtant c'est à elles que l'on fait préférentiellement endosser la représentation la plus outrée de la vénalité. L'accusation d'artificialité, ancien poncif commun au sexisme et à l'antisémitisme, se concentre ainsi dans une forme spécifique de sexisme antisémite. Le préjugé sexiste se double ainsi du préjugé raciste dissimulé, voire refoulé derrière lui, et ce d'autant mieux qu'il se sert d'un archétype apparemment innocent car légitimé par l'humour et la culture populaire³². L'analyse de ce phénomène spécifique est certes rendue possible par une critique proprement intersectionnelle qui prend en compte le rôle du genre dans une forme de racialisation indirecte. Pourtant, d'après J. Greenebaum, le phénomène n'est pas reconnu par les milieux intersectionnels qui refoulent régulièrement l'expression du vécu de l'antisémitisme au prétexte de l'appartenance supposée des femmes juives à la « classe blanche » économiquement favorisée. La déconsidération du témoignage de ces femmes est donc impliquée par un préjugé antisémite patent qui détermine *a priori* l'ensemble des femmes juives comme un tout homogène bénéficiant d'un privilège économique³³.

L'idée que les femmes juives appartiendraient au « groupe blanc dominant » renvoie, quant à elle, à une dernière difficulté concernant la notion de « race ». L'embarras a trait à l'usage dichotomique qu'elle implique le plus souvent, distinguant blancs et non blancs. La racialisation suppose un groupe racisant (qui apparaît comme neutre) qui domine un ou plusieurs groupes racisés (qui apparaissent comme différents du groupe neutre)³⁴. Dans le contexte européen d'émergence des théories racistes, le groupe racisant est le plus souvent désigné par l'expression « groupe blanc ». Cette expression fait, d'une part, référence à l'autodéfinition produite par l'idéologie raciste qui divise les populations du monde en groupes régulièrement identifiés par une couleur (rouge, jaune, noir...). L'expression « blanc » fait également référence à l'identité phénoménale socialement construite des membres du groupe dominant, identité phénoménale dont la perception est conditionnée par certains indices supposés attester l'origine européenne. S'il est question de « blancheur », l'assignation chromatique n'est qu'un indice parmi d'autres de l'identification, à côté des traits du visage, de la silhouette, de la couleur et de la texture des cheveux. La « blancheur » est essentiellement symbolique, elle est la métonymie d'un faisceau d'indices phénoménaux, dont la fourchette chromatique n'est qu'un aspect. En quoi la dichotomie impliquée par la racialisation séparant l'identité phénoménale blanche et non blanche est-elle impuissante à appréhender

³¹ Sur cette thématique, on renvoie également aux analyses que Bonnie Burstow consacre aux figures de la « JAP » et de la « mère juive » dans la culture américaine : Bonnie Burstow, « Difference: Working with... Jewish Women », dans *Radical Feminist Therapy. Working in the Context of Violence*, Newbury Park, London, New Delhi, Sage, 1992, p. 83-89.

³² Ce cas peut être pensé à côté d'un phénomène contemporain plus global : la redirection des poncifs antisémites complotistes vers les mouvements féministes et queer.

³³ Pour une analyse détaillée des difficultés posées par la catégorie de classe dans la critique intersectionnelle de l'antisémitisme, voir Bonnie Burstow., « Jewish, Woman, and Lacking "Class": Reflections on an Oppression », *Fireweed*, n° 35, 1992 ; Jessica Greenebaum, *op. cit.*, p. 52 sq.

³⁴ Colette Guillaumin, *L'Idéologie raciste. Genèse et langage actuel*, Paris, La Haye, Mouton, 1972.

l'antisémitisme ? L'antisémitisme vise des personnes dont l'identité phénoménale se situe de part et d'autre de la « ligne de couleur » (*color line*), de la barrière racialisante construisant les perceptions séparant « les blancs » des « autres ». Si la racialisation des identités phénoménales demeure pertinente pour comprendre les formes d'antisémitisme subies par les personnes juives perçues comme non blanches³⁵, elle échoue à saisir la problématique spécifique du visible et de l'invisible dans l'histoire de l'antisémitisme. Comme le rappelle l'historien Léon Poliakov, l'antisémitisme se caractérise par la peur de l'indistinction entre Juifs et Gentils d'Europe, par la hantise de l'invisibilité phénoménale des Juifs qui représenteraient une menace *imperceptible* :

C'est lorsqu'ils [les Juifs] furent émancipés, et purent se mélanger librement à la grande société bourgeoise, que la malédiction devint, au terme d'une nouvelle anthropologie dite scientifique, une différence ou infériorité biologique, et que la caste méprisée devint une race inférieure, comme si la rouelle ou le chapeau conique de jadis étaient désormais « intériorisés », dans leur chair, comme si la sensibilité de l'Occident ne pouvait se passer de la certitude d'une distinction qui devint, une fois effacés les signes visibles identifiant le Juif, une invisible essence.³⁶

Alors que l'obligation du port de signes distinctifs depuis le quatrième concile de Latran (1215) servait à externaliser l'appartenance juive en la faisant passer dans l'ordre du visible, l'émancipation transforme l'antisémitisme en crainte d'une « invisible essence ». Cette problématique du visible et de l'invisible n'est pas propre à l'antisémitisme : le phénomène du *passing*, le fait d'être extérieurement identifié au groupe dominant et majoritaire, concerne potentiellement tous les racismes, et au-delà, les identifications de genre et de classe. Bien que cette disjonction entre l'identité vécue et l'identité phénoménale soit un phénomène très large, la problématique du visible et de l'invisible s'est sans doute posée de manière plus aiguë pour les minorités juives d'Europe et revêt une signification spécifique à travers le pouvoir maléfique associé à l'invisibilité. La spécificité de l'association de l'invisibilité à un superpouvoir empêche d'appréhender le *passing* concernant des personnes juives comme une « forme simple » de *passing*. Selon le sociologue américain de l'antisémitisme David Schraub, dans le cas de l'antisémitisme, l'association entre *white passing* et pouvoir surnaturel dessine en réalité une forme d'altérisation tout à fait spécifique qui ne peut être comprise au prisme de la blancheur conçue comme un avantage social. D'après David Schraub, « la blancheur et la judéité changent de valence lorsqu'elles sont combinées »³⁷, la blancheur associée à l'identité phénoménale des Juifs américains d'origine ashkénaze n'est pas neutre, elle se distingue pour cette raison de la blancheur dont bénéficie le groupe dominant chrétien :

L'antisémitisme se manifeste souvent par une inquiétude au sujet de l'hyperpuissance supposée des Juifs. Alors que les Blancs sont souvent considérés comme une catégorie non marquée (de « simples » individus), la judéité [*Jewishness*] est une identité très marquée – et les marques sont très souvent centrées sur des croyances concernant le pouvoir, la domination ou le contrôle social des Juifs. [...] Lorsque la blancheur s'applique au cas juif – dont les attributs ne sont pas neutres mais au contraire exceptionnellement visibles et saillants – son effet culturel peut être très différent. Au lieu de seulement troubler et spécifier une identité jusque-là « neutre », elle peut promouvoir, voire accélérer, des tropes profondément antisémites.³⁸

Les analyses de J. Greenebaum et de David Schraub proposent donc une critique interne de l'analyse intersectionnelle. Tout en montrant les limites inhérentes aux conceptions dominantes de la race ou de la blancheur, elles contribuent à les affiner, à les compléter grâce des conceptualisations originales plus adaptées à l'antisémitisme. Mais que propose en fin de

³⁵ C'est l'argument central de Maria Brettschneider qui propose de prendre au sérieux les effets de la racialisation de certaines personnes juives, contre la survalorisation théorique de l'expérience juive ashkénaze, particulièrement notable dans le contexte étasunien. Voir Maria Brettschneider, *Jewish Feminism and Intersectionality*, Albany (NY), SUNY, 2016.

³⁶ Léon Poliakov, *Histoire de l'antisémitisme. L'âge de la science*, Paris, Seuil, 1991, p. 164.

³⁷ David Schraub. « White Jews: An Intersectional Approach », *Association for Jewish Studies Review*, vol. 43, n° 2, 2019, p. 384.

³⁸ *Ibid.*

compte ce type d'approche intersectionnelle ? Simplement d'ajouter au triptyque « genre, race, classe », de nouvelles catégories abstraites. J. Greenebaum suggère d'affiner l'analyse de l'antisémitisme grâce à la catégorie de religion – puisque l'antisémitisme comprend un élément d'antijudaïsme non réductible à la racialisation –, et celle d'ethnicité, comprise comme une catégorie culturelle – puisque l'expérience culturelle et mémorielle de la judéité déborde tout à la fois l'adhésion au judaïsme et le phénomène de racialisation. Ainsi entendue, la cartographie intersectionnelle fournit une méthode, une liste ouverte de catégories abstraites, à l'aune de laquelle appréhender les spécificités des formes de dominations. La liste n'est pas définie à l'avance et doit épouser au plus près le vécu des dominations. Sans nier la fécondité de cette approche pour mettre en lumière les vécus invisibilisés, on peut avancer que l'abord à partir du regroupement progressif des vécus individuels demeure dans l'orbe de l'approche juridique initiale de Crenshaw. Elle permet d'identifier des formes problématiques d'invisibilisation de l'expérience adossées à des réifications identitaires, mais sa méthode comptable par recoupement empêche d'identifier la matrice commune aux différentes formes d'altérisation, et l'enferme dans des discussions interminables sur les limites inhérentes à toute catégorie abstraite. La méthode intersectionnelle semble prise en étau entre deux tendances contradictoires : d'une part, son anti-identitarisme, qui renvoie à la position théorique négativiste de K. Crenshaw, et, d'autre part, des tendances identificatrices en tant que méthode pratique d'analyse géométrique et schématique. Si ces tendances sont soustraites au reproche simpliste d'essentialisme formulé par les milieux conservateurs, elles ont bien affaire à un reliquat de théorie traditionnelle au cœur d'un savoir supposé critique et émancipateur.

Dans ces conditions, l'approche selon la constellation peut-elle fournir aux sciences sociales émancipatrices une épistémologie à la hauteur de leur ambition ?

III. De l'intersection à la constellation

L'intersectionnalité comprise soit comme méthode d'identification des rapports de domination à partir de leur vécu, soit comme concept descriptif propre à la critique du droit, s'éloigne doublement de la perspective de la Théorie critique. Celle-ci accorde la primauté à la critique de la totalité sociale qui informe à la fois la domination et le cadre juridique qui autorise ou entrave sa reconnaissance.

L'intérêt de la constellation pour la critique sociale a été récemment mis en avant par plusieurs autrices allemandes se rattachant à la Théorie critique : Christine Achinger, Gudrun Axeli Knapp et Karin Stögner³⁹. Elles proposent une critique des limitations de l'intersectionnalité pour penser les rapports de genre (G. A. Knapp) et leur imbrication spécifique avec l'antisémitisme (K. Stögner et C. Achinger). Le sens que ces approches confèrent à la constellation en tant que concept alternatif est le plus souvent tacite. Dans le contexte de l'inspiration francfortoise, il renvoie à une configuration socio-historique déterminée, reflétant un certain état du déploiement de la dialectique propre à l'*Aufklärung*. Le mot constellation correspond également à l'usage courant du terme en allemand (*Konstellation*) au sens de « configuration ».

Parmi ces autrices, Christine Achinger suggère un bref approfondissement de l'intérêt épistémique de la constellation, en s'appuyant sur certains passages de la *Dialectique négative*⁴⁰. Résumons son idée essentielle. La conception sociologique de la constellation propre à la pensée d'Adorno permettrait de réinscrire l'analyse des rapports de domination dans

³⁹ Karin Stögner, « Antisemitismus und Sexismus » ; Christine Achinger, « Bilder von Geschlecht, Judentum und Nation als Konstellation. Intersektionalität und Kritische Theorie » ; Gudrun-Axeli Knapp. « Konstellationen von Kritischer Theorie und Geschlechterforschung », in Gudrun-Axeli Knapp (dir.), *Im Widerstreit: Feministische Theorie in Bewegung*, Wiesbaden, VS Verlag für Sozialwissenschaften, 2012, p. 165-190.

⁴⁰ C. Achinger, « Bilder von Geschlecht, Judentum und Nation als Konstellation. Intersektionalität und Kritische Theorie », *ibid.*, p. 92-96.

une compréhension approfondie de la société contemporaine, et de la modernité dans laquelle naissent les rapports d'altérisation naturalisants. Par rapport à l'approche intersectionnelle qui demeure une approche comptable, qui passe par l'ajout *indéfini* de nouvelles différences⁴¹, l'approche selon la constellation offre « une image plus plastique et plus complexe » de la totalité sociale marquée par les antagonismes et les « fissures »⁴².

Comprendre les ressorts de cette description succincte implique de revenir à la qualification adornienne de la notion de constellation. Elle apparaît dans un passage de la deuxième partie de la *Dialectique négative* (« Concept et problèmes »)⁴³. Il s'agit d'un moment clef de la thématization de la constellation comme élément central de la méthode sociologique, et plus exactement d'une sociologie critique dont l'objet spécifique est la totalité sociale contradictoire. Que la constellation fournisse un outil d'ordre sociologique surprend de prime abord : la notion est empruntée à W. Benjamin et a été forgée dans le contexte de l'approche esthétique du drame baroque. Il s'agissait d'appréhender la singularité des œuvres au prisme d'un ensemble de concepts et de leurs relations, plutôt qu'à travers un concept unique ou un genre classificatoire⁴⁴. Comme le remarque Fredric Jameson, en tant qu'elle réfère au problème métaphysique de la « présentation ou de la représentation [*Darstellung*] philosophique, de la forme même de la représentation conceptuelle⁴⁵ », la notion originellement benjaminienne de constellation semble davantage apparentée aux réflexions de Platon ou de Hegel qu'à la sociologie de Max Weber⁴⁶.

C'est pourtant au nom du sociologue qu'Adorno associe la constellation dans le passage dédié de la *Dialectique négative*. L'analyse à partir des idéaux-types et l'idée d'un « esprit du capitalisme » représenteraient une approche selon la constellation : la méthode visant non le concept, mais le « complexe de relations présentes dans la réalité historique » réunies « en vertu de leur signification culturelle »⁴⁷. Weber propose en effet des réflexions métathéoriques concernant les limites de la définition et l'intérêt de la méthode de composition historique des relations de concepts. Elles sont exposées dans le passage de *L'Éthique protestante et l'esprit du capitalisme* consacré à la notion d'esprit⁴⁸. D'après Adorno, ces remarques sont en porte à faux avec l'exposition habituelle des concepts wébériens sur le mode de l'architecture formelle ou de la définition matérielle du juriste. Elles révèlent, sinon trahissent, le caractère primordial de la connaissance du matériau historique dans les travaux de Weber. Ceux-ci se laisseraient bien davantage guider par le primat de l'objet que ce que suggère leur conception subjectiviste en tant qu'auxiliaires épistémiques « dépourvus de toute substantialité »⁴⁹. Alors que dans son cours d'*Introduction à la sociologie* de 1968⁵⁰, Adorno insiste sur l'idéalisme du concept d'idéal-type, compris comme une forme de réification anhistorique et positiviste, il soulignait en 1966 l'élément de vérité de cette théorisation wébérienne : la pertinence du regroupement d'idées dans son rapport au matériau concret. Ce regroupement offre une

⁴¹ À ce propos, C. Achinger précise l'importance de l'indétermination dans une approche anti-identitaire de l'intersectionnalité. En d'autres termes, l'auteur a conscience que l'approche intersectionnelle n'entend pas enfermer les individus dans une liste limitée de différences, mais que l'ajout de nouvelles différences déterminées par les rapports de domination sert à mieux ressaisir la situation d'aliénation des individus et à s'en approcher le plus possible. Cf. *ibid.*, p. 93.

⁴² *Ibid.*, p. 95.

⁴³ T. W. Adorno, *Dialectique négative* (1966), trad. Groupe de traduction du Collège de philosophie, Paris, Payot, 2003, p. 199 sq.

⁴⁴ Sur la généalogie de ce concept, voir Jean Tain, « Constellation ou situation ? La critique de Sartre par Adorno », *Recherches germaniques*, n° 49, 2019, p. 105 sq.

⁴⁵ Fredric Jameson, *Late Marxism: Adorno or the Persistence of the Dialectic*, London, Verso, 2007, p. 49.

⁴⁶ *Ibid.*, p. 56.

⁴⁷ T. W. Adorno, *Dialectique négative*, *op. cit.*, p. 199 sq.

⁴⁸ Max Weber, *L'Éthique protestante et l'esprit du capitalisme*, trad. Jacques Chavy, Paris, Pocket, 1991, p. 43 sq.

⁴⁹ T. W. Adorno, *Dialectique négative*, *op. cit.*, p. 202 sq.

⁵⁰ T. W. Adorno, *Einleitung in die Soziologie* (1968), Francfort, Suhrkamp, 1993.

illustration de l'approche selon la constellation : une idée – chez Weber le capitalisme ou l'autorité ; chez Adorno la liberté, l'histoire ou la métaphysique, dans la *Dialectique négative*, mais également l'antisémitisme, dans la *Dialectique de la raison* – n'est compréhensible dans son historicité qu'au prisme d'un agencement complexe de relations de concepts, mettant en échec l'idée d'une définition conceptuelle comme « *genus proximum, differentia specifica* »⁵¹.

Dans sa lettre à Marcuse du 26 juin 1948, Adorno semble confirmer que l'approche des « Éléments de l'antisémitisme » est une approche selon la constellation dans laquelle « les concepts philosophiques se rassemblent autour du concret et le détermine », l'approche selon la constellation est explicitement opposée à l'approche sartrienne, qui demeurerait prisonnière d'un « concept bourgeois de la philosophie », réduisant le concret à un concept, à savoir la « situation » qui, bien loin d'être saisie dans sa complexité, n'est que le prétexte uniformisé du déploiement d'une liberté illusoire. Dans le contexte de la discussion avec Marcuse en 1948, Adorno vise les propos de Sartre dans *L'Être et le Néant* (1943), ceux consacrés à la liberté de la victime sous les tenailles du bourreau. Mais le jugement d'Adorno selon lequel « Sartre n'a aucune idée de l'essence historique profonde de la perversion », pourrait très bien s'appliquer aux *Réflexions sur la question juive* de 1946⁵². La perversion est la même qui réduit la liberté à peau de chagrin et qui contraint les Juifs à l'exil. Sartre fait de l'antisémitisme une passion constatée au présent, presque arrachée à sa genèse, à laquelle il faut répondre par l'action « authentique ». Si cette action individuelle a une dignité morale certaine, elle n'annule pas la totalité sociale qui continue de produire l'antisémitisme. L'approche selon la constellation réunit au contraire les éléments conceptuels dont les relations déterminent l'antisémitisme, en se rassemblant « autour du concret » historique du phénomène, et non pas seulement en décrétant la nécessité morale de son refus pratique, qui laisse indemne le phénomène ancré dans la dynamique de domination abstraite.

L'antisémitisme, objet de la critique des « Éléments » par Adorno et Horkheimer, semble en effet être abordé selon la constellation. Ce chapitre de la *Dialectique de la raison* ne propose aucune définition synthétique de l'antisémitisme, ni même aucune définition tout court. Car comme l'écrit Nietzsche, source d'inspiration décisive pour la compréhension du non-identique chez Adorno : « Tous les concepts dans lesquels se récapitulent sémiotiquement un processus dans son ensemble échappent à la définition, seul est définissable ce qui n'a pas d'histoire. »⁵³ L'antisémitisme a une histoire, et les « éléments » historiques de sa compréhension sont répartis en différents aphorismes qui forment ensemble une constellation. Bien que ces éléments réfèrent à des théories sous-jacentes, économiques, anthropologiques et psychanalytiques, toutes au service de l'étiologie de l'antisémitisme⁵⁴, ils ne contribuent pas, selon nous, à produire une théorisation systématique du phénomène. Cette approche s'adapte au contraire à une caractéristique essentielle de l'antisémitisme, partagée avec d'autres formes d'altérisation, il s'agit d'un « discours de haine qui ne cesse de s'adapter aux circonstances »⁵⁵. Il ne peut donc souffrir de définition conceptuelle sans se voir paradoxalement figé, et par là même reconduit par le truchement de ses manifestations non reconnues, celles qui sont exclues par une définition donnée. Le savoir non réificateur, soucieux de « l'objet dans sa

⁵¹ T. W. Adorno, *Dialectique négative*, op. cit., p. 203.

⁵² T. W. Adorno et M. Horkheimer, *Correspondance*, op. cit., p. 343.

⁵³ Friedrich Nietzsche, *Éléments pour la généalogie de la morale*, trad. Patrick Wotling, Paris, Librairie générale française, coll. « Le livre de poche », 2000, p. 157. La phrase est citée par Adorno au début de « Société II », *Société : intégration, désintégration*, op. cit., p. 37.

⁵⁴ Voir l'introduction du présent dossier. Léa Barbisian, Agnès Grivaux, Bruno Quélenec. L'antisémitisme au prisme de la Théorie critique – la Théorie critique au prisme de l'antisémitisme. Autour des « éléments de l'antisémitisme ». *Prismes. Théorie critique*, 2023, Antisémitisme et Théorie critique aujourd'hui, 5, pp.143-195. <https://hal.science/hal-04156495>

⁵⁵ Georges-Arthur Goldschmidt, *Quand Freud voit la mer. Freud et la langue allemande*, Paris, Buchet Chastel, 2006.

constellation », s'attache ainsi à saisir « le processus qu'il accumule en lui »⁵⁶, y compris lorsqu'il s'agit d'une pathologie sociale protéiforme et historiquement tenace.

À la différence de la notion d'intersection, la spatialité de la métaphore de la constellation n'empêche pas la saisie des processus historiques durables, réifiés dans l'antisémitisme contemporain. La tridimensionnalité en mouvement dans l'image de la constellation permet d'étaler des éléments tout en indiquant la profondeur historique de leur sédimentation. Elle évite leur hiérarchisation dans une conception architectonique ou schématique cartographique. Le mode de penser attaché à la métaphore de la constellation est condition paradoxale du primat de l'objet : loin de dessiner de façon arbitraire une figure symbolique, l'esprit se fonde sur les relations entre les éléments de l'antisémitisme pour en dessiner la configuration complexe et mouvante, comme l'esprit dessine subjectivement la constellation réunissant les étoiles pour former une figure symbolique. Si la figure se saisit du sens de projections pathiques, elle n'est pas elle-même purement projetée sur le réel, elle est le résultat des relations signifiantes entre des éléments préexistants et historiquement mouvants.

L'image dialectique de la constellation livre ainsi une clef de compréhension décisive du sens d'un savoir soucieux de l'objet et de sa non-identité irréductible, reconnaissant la discontinuité, la fragmentation à l'œuvre dans la réalité sociale. La spatialité, le mouvement et le jeu associés à la notion de constellation donnent une image du savoir du non-identique, refusant la linéarité, la hiérarchisation et la systématisation des concepts proposés par les savoirs traditionnels. La constellation pourrait ainsi apporter une plus-value critique aux approches intersectionnelles, en les réinscrivant dans la critique profonde des complexes socio-historiques produisant la racialisation, le sexage, la domination économique ainsi que leur imbrication mutuelle, sans se limiter au recoupement des invariants des expériences de la discrimination. Cette « pensée des invariants » fut d'ailleurs congédiée par Adorno comme persistance de l'ontologie et « concept bourgeois de philosophie »⁵⁷.

L'approche de l'antisémitisme selon la constellation n'a cependant pas vocation à dissoudre l'analyse dans des éléments troubles et insaisissables. La mise en avant de la fragmentation et des discontinuités, du caractère mouvant des phénomènes, offre un modèle critique dont l'ambition demeure la compréhension de la totalité sociale. C'est à cette totalité que renvoie également la critique concrète de l'antisémitisme dans les « Éléments ». Et elle seule permet l'élucidation du rapport complexe unissant l'antisémitisme à d'autres formes d'altérisation.

IV. De la constellation à la totalité sociale

La détermination multifactorielle de l'antisémitisme, selon une constellation complexe d'éléments, se fait sur toile de fond d'une conception de la totalité sociale antagoniste, elle-même réinscrite dans le développement de l'*Aufklärung*. Ce sont ces éléments qui éclairent le rapport au genre et à la sexualité de l'antisémitisme, et ce que le rapport au genre implique pour l'ensemble des formes d'altérisation naturalisante.

La totalité sociale antagoniste désigne chez Adorno le cadre qui donne à l'activité humaine sa signification. Plus que par des « faits sociaux » ou une ontologie sociale envisagés selon une conception chosiste et présentiste, la totalité sociale se caractérise par la loi de l'échange et l'autonomie croissante du produit social. Ce processus conduit à ce qu'Adorno appelle la « sociétisation intégrale » qui adapte de part en part les individus aux conditions du capitalisme tardif. En dépit de son caractère nivelant, cette sociétisation repose sur des processus de différenciation, d'altérisation naturalisante, en rapport avec l'activité humaine. Celles et ceux qui subissent cette altérisation sont celles et ceux que la domination abstraite

⁵⁶ T. W. Adorno, *Dialectique négative*, op. cit., p. 202.

⁵⁷ T. W. Adorno, « Lettre à Marcuse du 25 juin 1948 », in T. W. Adorno et M. Horkheimer, *Correspondance*, op. cit., p. 340.

assigne à certaines activités dénigrées. Dans la totalité sociale qui détermine la signification de l'activité humaine, les êtres subissant des formes d'altérisations naturalisantes (sexismes, antisémitisme et racismes) semblent placés du côté d'activités qui entretiennent des rapports différenciés à la production de valeur.

La généalogie de la domination abstraite proposée dans la *Dialectique de la raison* induit en effet une généalogie de l'altérisation sexuelle et racialisante en rapport avec la logique de la valeur. Ces éléments se présentent dans la *Dialectique de la raison* sous la double forme d'une archi-histoire de la féminité et d'une archi-histoire de l'antisémitisme, lesquelles illustrent de deux manières, qui entretiennent une certaine homologie, l'altérisation consubstantielle à la domination abstraite et au rapport d'échange. L'altérisation de genre semble la plus ancienne au sens où la domination abstraite de la nature implique le dédoublement du féminin et du masculin. Le sujet viril, incarné par Ulysse, envisage la nature à travers un rapport d'exploitation, et place dans le même mouvement la féminité du côté de l'altérité naturelle. Cette féminité ne renvoie pas nécessairement à des individus empiriques de sexe féminin, mais à une essentialisation de la féminité associée à la sensibilité en général. Ainsi l'archi-histoire des racismes est d'emblée traversée par l'archi-histoire de la féminité. Les êtres placés du côté de la nature (non seulement les « femmes » mais aussi les « Juifs » et les « sauvages »⁵⁸ dans le vocabulaire de la *Dialectique de la raison*), sont potentiellement associés à la féminité, « dévirilisés », dans l'idéologie de la domination abstraite. La priorité archi-historique de la dichotomie sexuelle n'implique donc pas la secondarisation de la dichotomie racialisante.

Comment comprendre dès lors, les distinctions entre les formes d'altérisation sexistes, racistes et antisémites ? La *Dialectique de la raison* ne propose pas de compréhension synoptique et comparatiste de ces phénomènes, elle dissémine plutôt les indices qui permettent leur mise en constellation. Par la nature même de sa critique de la domination abstraite, elle offre les clefs essentielles qui permettent de comprendre la matrice commune, mais aussi les facteurs de différenciation entre ces processus. La matrice de la domination abstraite est une matrice de scission, de dissociation initiale entre le sujet abstraitement masculin et l'altérité féminisée.

La pluralisation de l'altérité n'est compréhensible, d'après nous, qu'au prisme de la logique de la valeur, la logique de valorisation abstraite au cœur de la loi de l'échange. Cette logique n'est bien entendu pas le seul facteur explicatif des caractéristiques singulières des formes sédimentées d'altérisation, elles appellent d'autres facteurs historiques dont la pertinence est maintenue grâce à l'approche selon la constellation. Mais la logique de la valeur permet seule de rendre compte de la profonde identité tout comme de la non-fongibilité du sexisme, des racismes et de l'antisémitisme. Les frontières décisives entre ces trois phénomènes ne peuvent être comprises qu'en les mettant en rapport avec l'activité. Dans la *Dialectique de la raison*, Adorno et Horkheimer indiquent que la femme « ne produit rien, mais se contente de s'occuper de ceux qui produisent »⁵⁹. Ces auteurs n'ayant pas eux-mêmes produit une véritable théorie de la reproduction ou du sexage – comme appropriation de la force de travail des femmes, de leurs corps et de leurs produits –, il faudrait surtout entendre par cette formule que l'activité reproductrice réelle des femmes est placée du côté de la non-valeur : elle n'a pas de valeur marchande, et demeure dans l'ombre de la valeur masculine reconnue.

Pour ce qui concerne l'antisémitisme, l'analyse économique induite par les « Éléments de l'antisémitisme » – double héritière des travaux antérieurs de Horkheimer, et de ceux de Pollock sur le capitalisme bureaucratique⁶⁰ –, nous engage à situer la représentation des Juifs à un autre extrême : celui de représentants de la sphère de la circulation et de la survaleur. Dans

⁵⁸ DR, p. 31, 66, 108 et 129.

⁵⁹ *Ibid.*, p. 285.

⁶⁰ Voir introduction du numéro.

la troisième thèse des « Éléments », consacrée au « fondement spécifiquement économique de l'antisémitisme »⁶¹, Adorno et Horkheimer expliquent en effet l'association des Juifs à la sphère de la circulation des marchandises. La très longue assignation historique des Juifs à ce secteur expliquerait qu'ils endossent la haine des travailleurs non juifs. Aux yeux de ces derniers, l'exploitation économique ne deviendrait véritablement sensible que lorsqu'est mesurée l'insignifiance du pouvoir d'achat, lorsque « le commerçant » présente l'addition aux ouvriers :

Le commerçant est l'huissier du système entier et prend sur lui la haine qu'inspirent les autres. La responsabilité qu'assume le secteur de la circulation des produits dans l'exploitation est un simulacre socialement nécessaire. Les Juifs n'étaient pas les seuls à occuper le secteur de la circulation des produits. Mais ils furent trop longtemps actifs à l'intérieur de ce secteur pour ne pas refléter [...] l'image de la haine dont ils ont été de tout temps l'objet.⁶²

Adorno et Horkheimer n'incriminent pas directement l'association des Juifs à la survaleur au sens marxien du terme, pour des raisons encore historiques car, d'après eux, les Juifs « se virent largement refuser l'accès aux sources de la survaleur [*Mehrwert*] » par « leurs collègues aryens »⁶³. L'antisémitisme économique analysé par Adorno et Horkheimer demeure dans la dépendance de cette limitation historique et ne vise que le mécanisme idéologique de personification de la sphère de la circulation. L'association antisémite des Juifs à la survaleur, au-delà de la circulation des marchandises, revêt dans notre analyse deux sens. Elle permet, d'une part, de comprendre l'élargissement de l'antisémitisme économique comme phénomène qui associe les Juifs à la maîtrise des « sources de la survaleur »⁶⁴, et donc à un pouvoir encore plus grand que l'ancien pouvoir mercantile auxquels ils étaient auparavant assimilés. L'antisémitisme contemporain, en tant que fausse conscience de l'anticapitalisme, associe les Juifs à une élite supposée orchestrer l'exploitation, en tirer les ficelles dans l'ombre. L'association à la survaleur, ne signifie pas, d'autre part, que le processus de production de valeur soit distinct de la survaleur, il en est au contraire la source clairement identifiée par Adorno et Horkheimer lorsqu'ils notent, toujours dans la troisième thèse, le « travestissement de la domination en production » : le discours légitimant le travail productif et la valeur, associés à l'artisanat ou à la production industrielle, dissimule l'exploitation réelle. Elle n'est pas moins en question que la redistribution de survaleur. L'idée d'une association antisémite des Juifs à la survaleur nous sert à désigner la forme de fausse conscience incriminant la redistribution inéquitable des ressources plutôt que le mécanisme de production de valeur à sa source. En outre, la distinction d'une sphère de la survaleur permet de comprendre la logique distincte de l'antisémitisme, par rapport à celle du sexisme (les femmes sont associées, tout aussi illégitimement à la non-valeur) et du racisme (les personnes subissant la racisation sont associées à des formes de travail, certes dévalorisées, mais qui sont associées à la production supposée légitime de valeur).

Dans la logique racialisante de la modernité, l'antisémitisme se traduirait spécifiquement par la volonté d'annihilation du groupe censé représenter la circulation capitaliste. Adorno et Horkheimer indiquent ainsi :

Les Juifs sont aujourd'hui le groupe qui [...] attire sur lui la volonté de destruction que génère spontanément un faux ordre social. Ils sont stigmatisés comme mal absolu [...] quant aux Noirs, on tient à les faire rester à leur place ; mais les Juifs, on veut en débarrasser la terre.⁶⁵

Il faut bien entendu être attentif au « aujourd'hui » dans cette phrase : Adorno et Horkheimer n'affirment pas que l'antisémitisme est la seule forme d'altérisation potentiellement génocidaire, mais que l'antisémitisme, dans le contexte socio-historique qui fournit leur cadre

⁶¹ DR, p. 182.

⁶² *Ibid.*, p. 183.

⁶³ *Ibid.*, traduction modifiée.

⁶⁴ *Ibid.*, traduction modifiée.

⁶⁵ *Ibid.*, p. 250.

d'analyse (l'Europe et les États-Unis des années 1940), a une fonction pathique particulière qui le lie à une volonté de négation totale.

Selon cette idée, le racisme qui vise d'autres groupes non juifs, et qui est le plus souvent exemplifié par Adorno et Horkheimer par celui que subissent les personnes afro-américaines, pourrait être compris comme une forme de réification qui maintient ses victimes du côté de l'exploitation économique. Si « on tient à faire rester [les Noirs] à leur place », selon l'expression d'Adorno et de Horkheimer, c'est pour mieux les maintenir dans les fonctions subalternes héritées de l'esclavage. Les formes d'altérisation subies dans un tel cadre sont en rapport avec la volonté d'appropriation de la force de travail, du corps et/ou de ses fonctions reproductrices à travers des phénomènes comme le servage, l'esclavage ou le sexage. Ces différentes formes de dépossession impliquent des formes diverses de naturalisation : dévirilisation ou féminisation (pour l'appropriation de l'habileté manuelle et/ou des fonctions reproductrices) ou animalisation/sur-virilisation (pour l'appropriation de la force du corps). C'est ici la considération du corps comme instrument qui détermine le type de biologisation de la différence en jeu. Si la scission originelle entre masculin et féminin implique la féminisation potentielle, la réduction à la sensibilité, de l'ensemble des formes de vies humaines réifiées, cette féminisation alterne régulièrement dans les racismes avec une potentielle sur-virilisation, aussi placée du côté de la nature, mais de la force naturelle plutôt que de la sensibilité. Le rapport spécifique de l'antisémitisme à la survaleur, dans le « socialisme des imbéciles », en fait une forme d'altérisation à part des autres, dans laquelle le rapport à la nature est ambivalent : en tant que racialisation, l'antisémitisme réduit ses victimes à la nature, en tant qu'altérisation complotiste ou économique, il les investit d'un pouvoir *sur-naturel*, et les place hors nature, du côté de l'artifice.

L'antisémitisme, appréhendé selon une constellation d'éléments, n'est ainsi compréhensible qu'en tant qu'il est lui-même partie prenante d'une constellation plus vaste, celles des formes d'altérisation liées à la logique de la valeur. Dans son mouvement, ou sa « rotation » historique, la notion de constellation permet de comprendre les ressemblances et les transferts entre les différentes formes d'altérisation. Le pouvoir surnaturel associé aux Juifs fut aussi associé aux sorcières par le passé. Dans certains discours d'extrême droite qui entremêlent aujourd'hui le sexisme et l'antisémitisme, ce pouvoir est attribué aux mouvements féministes et *queer*. Ces discours imputent, par exemple, l'origine de bouleversements féministes décriés à des personnes juives, supposées être toutes « lesbiennes » et « névrosées »⁶⁶, et appuyées dans l'ombre par des hommes d'affaires juifs au service de l'« inversion » des rôles de genre⁶⁷.

Ces exemples montrent qu'il est possible d'actualiser la perspective « constellationniste » en raffermissant l'analyse des formes d'altérisation. Celle d'Adorno et de Horkheimer était relativement limitée. S'ils ont reconnu l'ancrage historique profond de la spécificité de l'antisémitisme, leurs références aux autres altérisations sexiste et raciste est

⁶⁶ L'expression est de Claude Timmerman, catholique traditionaliste dont les élucubrations antisémites sont diffusées sur le site d'Alain Soral :

<https://www.egaliteetreconciliation.fr/La-theorie-du-genre-enfin-expliquee-12386.html> (consulté le 06/11/2022). C. Timmerman tient dans cette conférence les propos suivants : « Quand on regarde les gens qui sont là-dedans [dans la « théorie du genre »], il y a quand même beaucoup de points communs. [...] La théorie du genre est une théorie ethnique qui vise à légitimer l'homosexualité. Point barre. Elle est le fruit, et uniquement le fruit, de lesbiennes juives américaines. Cherchez pas plus loin. Ça commence non pas avec Judith Butler mais ça commence avec une scénariste névrosée qui a fait trois tentatives de suicide, qui s'appelait Dorothy Parker, née Rothschild. Ce après quoi vous retrouvez toute une kyrielle de gens derrière Judith Butler qui sont toutes ethniquement compatibles, si vous voyez ce que je veux dire. »

⁶⁷ Pour une analyse de ces phénomènes en contexte français voir Natacha Chetcuti-Osorovitz et Fabrice Teicher, « Ordre de genre, ordre sexuel et antisémitisme. La convergence des extrêmes dans les mouvements d'opposition à la loi sur le « mariage pour tous » en France en 2014 », *Estudos de Religião*, n° 30, s. d., p. 93-109.

souvent de l'ordre de la mention expéditive. Mais les implications du modèle critique sur lequel reposent ces mentions retrouvent toute leur puissance lorsqu'elles sont rapportées à la totalité sociale conditionnée par la domination abstraite. Contre ces limitations impliquées par le régime superficiel de la mention, un des apports certains des théories intersectionnelles est d'avoir sorti les analyses du racisme et du sexisme du régime analogique dans lequel elles étaient auparavant maintenues. Ce régime analogique était encore celui d'Adorno et de Horkheimer (« On voit bien que les femmes *et* les Juifs n'ont pas dominé depuis des milliers d'années »⁶⁸) ou de Simone de Beauvoir (« L'éternel féminin est *l'homologue* du caractère juif »⁶⁹). Avant eux, Nietzsche écrivait déjà dans *Le Gai Savoir* que le Juif et la femme sont « tous deux virtuoses de l'adaptation et comédiens par excellence »⁷⁰. Jacques Le Rider a montré que l'approche d'Adorno et de Horkheimer est demeurée dans la dépendance culturelle de l'« homologie partielle des ensembles antisémitisme et antiféminisme » qui ont marqué l'histoire de l'Europe contemporaine, et trouvé leur manifestation la plus explicite dans la Vienne décadente et les écrits d'Otto Weininger⁷¹. Quand bien même Adorno et Horkheimer (et cela va sans dire Beauvoir) écrivent contre ce type d'élucubrations antiféministes et antisémites, ils demeurent dépendants des limites du régime analogique qu'elles impliquent. Dans la période d'après-guerre, les revendications intersectionnelles comme celle du Combahee River Collective, ont engagé à sortir d'un tel paradigme, en ne pensant pas seulement de façon analogique le racisme et le sexisme, mais en analysant réciproquement la racialisation du genre, et le genre des racismes. Dans la *Dialectique de la raison*, le sujet de référence implicite de l'antisémitisme demeure androcentré (l'analyse ne porte pas sur la spécificité de l'antisémitisme vécu par les femmes), et la critique du sort réservé aux femmes demeure elle-même partielle et ne prend à aucun moment en compte la racialisation qu'elles peuvent subir. Ainsi l'intersectionnalité, par son souci du concret, de l'objet demeuré sans concept, plutôt que par sa méthode de conceptualisation cartographique et schématique, enrichit sans conteste l'approche selon la constellation. L'intersectionnalité a historiquement forcé le regard du côté de phénomènes demeurés en marge dans la première Théorie critique. Elle permet de faire éclater son sujet de référence implicite androcentrique.

Au terme de ce parcours qui a mené de l'approche intersectionnelle à la valorisation d'une approche des dominations selon la constellation, il est désormais possible de revenir à notre questionnement initial : la notion de constellation peut-elle être intégrée à une approche intersectionnelle ? Notre parcours montre en définitive la nécessité d'inverser les termes de la question. C'est plutôt l'intersectionnalité qui doit être intégrée à une approche sociale selon la constellation et ramenée à sa juste place. L'intersectionnalité est un concept sociocritique et non une théorie sociale. Mais il s'agit d'un concept qui a produit des bouleversements de premier plan pour la sociologie. La Théorie critique peut offrir à l'intersectionnalité la théorie sociale qui lui fait défaut grâce une approche soucieuse de la généalogie des rapports de domination et de leurs implications dans le contexte de la sociétisation intégrale. Une approche selon la constellation demeure toutefois incompatible avec l'intersectionnalité comprise comme une cartographie des marges à un instant donné. Qu'une telle cartographie puisse offrir un outil pédagogique de schématisation de certains rapports de domination n'est pas en cause. Ce qui est en cause concerne la pertinence de cette méthode pour produire une théorie sociale de la domination.

⁶⁸ T. W. Adorno, M. Horkheimer, *La Dialectique de la raison*, op. cit., p. 169.

⁶⁹ Simone de Beauvoir, *Le Deuxième Sexe. Les faits et les mythes* (1949), Paris, Gallimard, 1986.

⁷⁰ Friedrich Nietzsche, *Le Gai Savoir*, trad. Patrick Wotling, Paris, Flammarion, 2007, paragraphe 361.

⁷¹ Jacques Le Rider, *Modernité viennoise et crises de l'identité*, Paris, PUF, coll. « Quadrige », 2000, p. 207.